

Petits riens

Claude Léger

C'était le 18 avril 2010. Le ciel était immaculé, comme au premier jour de la Création, alors même que la planète Terre était secouée, depuis quelque temps déjà, de séismes, de suicides au travail, de pandémie virale, de faillites d'États, d'attentats plus ou moins artisanaux, de pédophilie pastorale. Et voilà qu'une éruption volcanique, une unique éruption, l'inflammation d'un seul abcès tellurique, coupait le ciel en deux moitiés infranchissables, selon un invisible pointillé.

Je venais d'apprendre que le vol AF0022, qui devait m'emmener aux États-Unis, était annulé.

Comme par un fait exprès, j'avais choisi d'emporter, pour lire durant ce voyage, un récent ouvrage de François Dagognet, intitulé *Pour le moins*, dont l'auteur définit ainsi le projet : « Dans ce livre, nous essayons d'explorer "le moins que rien" ou "le peu", le simple effleurement, ou encore le particulier, l'univers que nous ne remarquons pas ¹. » Or, j'avais beau scruter le ciel au-dessus de moi, il m'était impossible d'y discerner la moindre particule de silice, de fluor, ni de tout ce que crachait à ce même instant un volcan islandais, en un gigantesque nuage qui me clouait au sol.

Dagognet a eu l'excellente idée de se référer au maître de la poussière, je veux dire Jean Dubuffet : « Les voix de la poussière, l'âme de la poussière, elles m'intéressent bien des fois plus que la fleur, l'arbre ou le cheval, car je les pressens plus étranges ². »

« Les voix de la poussière... » Si j'étais enclin à entendre des voix, celles qui me seraient parvenues, tandis que je montais l'étroite allée du minuscule cimetière d'un village isolé de l'Ardèche, seraient des voix en déshérence. Là où l'on se serait attendu à lire les regrets

éternels aux villageois défunts, de petits panneaux rappelaient l'article du Code civil qui régit l'abandon des tombes : « Les biens qui n'ont pas de maître appartiennent à l'État. » *Ashes to Ashes, Dust to Dust !* La cendre, la poussière, le sable...

Les drames, ainsi que le pense Dagognet, se joueraient-ils dans les marges et le particulier ? Ne sommes-nous pas déjà passés des microbes aux virus, puis des virus aux prions ?

Dubuffet écrivait d'El Goléa à Jean Paulhan : « Une fois par semaine, le samedi soir vers cinq heures, arrive de Ghardaïa un camion avec le courrier. Avant-hier on sortait ta lettre, datée du 13, apportant ces fâcheuses nouvelles de grippe et d'anti-grippe et de mauvais œil à mèche de cheveu tourmenteuse et jambe raide. Je suis alarmé de ces nouvelles et j'attends impatiemment le camion de Ghardaïa de samedi soir prochain pour connaître la suite ³. »

Et encore fallut-il que la tempête de sable ne retardât pas la liaison Alger-Ghardaïa, ce « grand vent d'ouragan terrible chargé de sable, qui dure des suites d'heures ». Alors qu'une grippe dure en moyenne une semaine. Que faire de tout ce sable, de toute cette poussière ? « Il m'a fallu de nombreux mois de travail assidu avec ma colle et les couleurs en poudre pour parvenir à parler avec elles dans leur langage avec quelque aisance et légèreté ⁴. »

Faire des tableaux, parler avec les poudres. Ce n'est pas sans poser quelque problème : « Ce que je crains surtout, c'est la fragilité (matérielle, je l'espère) de quelques-uns de ces tableaux parce qu'ils sont presque uniquement faits de sable collé », s'inquiétait déjà André Masson ⁵.

Les Aborigènes australiens composaient leurs récits mythiques du *Dreamtime* à même le sol, sable sur sable, à l'occasion de cérémonies initiatiques. Il fallait que les œuvres soient effacées pour échapper à la vue des non-initiés, ou quelque chose comme ça. Puis les Aborigènes ont découvert l'acrylique et tenté, en vendant ce qui était devenu des toiles, de racheter leurs territoires ancestraux ; ils

3. J. Paulhan et J. Dubuffet, *Correspondance 1944-1968*, Paris, Gallimard, 2003, p. 488 (lettre du 23 février 1948).

4. *Ibid.*, p. 490.

5. A. Masson, *Les Années surréalistes, Correspondance 1916-1942*, Paris, La Manufacture, 1990, p. 133 (à D.-H. Kahnweiler, le 8 janvier 1927).

allaient avoir besoin de beaucoup d'acrylique et de ténacité, mais le marché des *Sand Paintings* se porte plutôt bien à Miami et au-delà.

Revenons aux cendres du volcan. André Masson, encore lui, avait écrit un court poème en 1936, pour *Minotaure* : « Du haut de Montserrat », dédié à Héraclite, Paracelse et Zarathoustra. Une strophe en est formidable : « - Hommes et femmes vous êtes voués au / Feu de lave immatérielle / Çà et là légère, écrasante / Toujours mortelle / Toujours vive / N'aimant que ce qui viendra. / Toujours jetés aux volcans de vie et de mort ⁶. »

Les cendres... Yves Klein aurait dit – ou écrit : « Mes tableaux sont les cendres de mon art », prétendant qu'en Inde on fertiliserait les terres arables en répandant les cendres des crémations. En tout cas, le ciel que je contemplais le 18 avril était aussi pur qu'un monochrome de Klein ou que celui, plus ancien, d'Alphonse Allais, intitulé : *Stupeur de jeunes recrues apercevant pour la première fois ton azur, Ô Méditerranée !*.

Dans cette apparente pureté virginale, il existe donc bien un nano-monde, comme le pensait Leibniz et comme en rêvait Gaston Bachelard.

« Il faut avoir vu la poussière du chemin, au creux d'un ravin, prise et soulevée par un souffle favorable, pour comprendre ce qu'il y a à la fois d'architectural et de libre, de facile et de délicat, dans les volutes d'un tourbillon ⁷... » Mais alors, je commence à mieux saisir pourquoi Marcel Duchamp et Man Ray ont conçu en 1920 cet *Élevage de poussière* qui m'avait paru tellement abscons jusqu'à présent. Duchamp avait annoncé – ou allait le faire : « Il n'y a pas de solution parce qu'il n'y a pas de problème. » Curieux pour un joueur d'échecs de sa trempe ! Toujours est-il que cet élevage de poussière, dont l'état définitif reste la photo de Man Ray, représente *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, alias *Le Grand Verre*, couché et recouvert de poussière. Il est l'exact contemporain de l'apparition de Rose Sélavy, soit la transformation de Duchamp sous une apparence féminine et sans doute sous une couche de poudre de riz. Man Ray s'embarque pour la France en 1921, jugeant que « Dada ne peut pas vivre

6. A. Masson, *Le Rebelle du surréalisme (Écrits)*, Paris, Hermann, 1976, p. 218.

7. G. Bachelard, *Les intuitions atomistiques*, Paris, Boivin, p. 18 (cité par F. Dagognet, *Pour le moins*, op. cit., p. 120).

à New York ». Duchamp l'accueille à Paris, mais ne tardera pas à s'établir définitivement aux États-Unis.

Tous ces chassés-croisés, qui me viennent sous la plume, ne sont évidemment pas sans lien avec ma sédentarité forcée. Quelques pas dans un petit cimetière m'ont déjà fait voyager plus loin que je ne le pensais. À propos de dernier voyage, comme l'appelaient les Anciens, en tout cas les Égyptiens, il n'est pas surprenant que Marcel Duchamp ait lui-même choisi en guise d'épithaphe pour sa tombe : « D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent. »

29 avril 2010.